

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE BON MÉNAGE

FLORIAN, JEAN PIERRE CLARIS DE

Comédie — 1788

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ARGENTINE	68 répliques
ARLEQUIN	66 répliques
L'AÎNÉ	22 répliques
ROSALBA	19 répliques
LE CADET	15 répliques
MEZZETIN	13 répliques
DEUX ENFANTS	4 répliques

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

..... 5

SCÈNE I

Argentine, ses deux enfants.

LE CADET *(montrant à sa mère un château de cartes)*

Maman, regardez donc.

ARGENTINE

Cela est fort joli, mon ami.

(Il souffle dessus, et le renverse ; puis il rit.)

L'AÎNÉ

Voyons. Ah, ah, ah.

LE CADET

Maman, dites donc à mon frère de me laisser tranquille : il faut que je recommence tout. 5

ARGENTINE

Pourquoi tourmenter votre frère ? Vous ne voulez pas qu'il s'amuse ?

L'AÎNÉ

Bah ! C'est un enfant ; il s'amuse à des bêtises.

ARGENTINE

Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon.

10

L'AÎNÉ

Je m'instruis, moi je regarde des images. Quelle est celle-là, maman, où une femme présente un aveugle un petit monsieur habillé comme un chevreau ?

ARGENTINE

C'est une mère qui se sert d'une ruse pour faire donner l'héritage à son fils cadet, parce qu'il était plus doux et plus aimable que l'aîné.

15

LE CADET *(voulant voir l'estampe)*

Ah ! Voyons donc, mon frère : elle est bien jolie, cette image-là.

L'AÎNÉ *(tournant le feuillet)*

Non, elle n'est pas jolie.

LE CADET

Maman, où est donc mon papa ?

ARGENTINE

Il est sorti pour des affaires.

LE CADET

Je suis bien sûr qu'il nous rapportera des joujoux.

20

L'AÎNÉ

Oui, pour moi.

LE CADET

Pour moi aussi.

L'AÎNÉ

Oh ! Savoir.

LE CADET

Oh ! C'est tout su.

(Ils courent et reviennent.)

(Argentine se lève, et va au-devant d'elle.)

L'AÎNÉ

J'entends quelqu'un ; c'est peut-être lui. Non, c'est mademoiselle Rosal-
ba.

25

SCÈNE II

Argentine, Rosalba, Les Enfants.

ARGENTINE

C'est vous, Mademoiselle ! Vous avez la bonté...

ROSALBA

Es-tu seule ; ma chère amie ?

ARGENTINE

Oui, mon mari vient de sortir. Avez-vous quelque chose à me dire ?

30

ROSALBA

Assurément : fais retirer tes enfants, je t'en prie.

(Ils s'en vont.)

ARGENTINE

Allez-vous-en tous deux dans l'autre chambre, et ne vous battez pas.

SCÈNE III

Rosalba, Argentine.

ROSALBA

Lelio est de retour ; il est dans la ville.

ARGENTINE

Comment le savez-vous ?

35

ROSALBA

Par la dernière lettre qu'il m'a écrite sous ton adresse, et que tu m'as remise hier ; il m'annonce qu'il doit arriver aujourd'hui à Bergame : et je n'oserai le voir ! Ah ! Ma chère Argentine, qu'il est affreux pour une

femme sensible de ne pouvoir pas voler au-devant de son mari, après trois mois d'absence !

40

ARGENTINE

Cela n'est que trop simple, lorsque l'on s'est mariée à l'insu de son père.

ROSALBA

Ah ! Tu sais que c'est ma tante qui a tout fait. Elle a connu le mérite de Lelio ; elle a été touchée de notre amour. Après avoir fait inutilement tous les efforts possibles pour obtenir le consentement de mon père, elle a pris sur elle de m'unir secrètement au seul homme que je pouvais aimer.

45

ARGENTINE

Je sais tout cela, Mademoiselle : mais madame votre tante est morte, et monsieur votre père ignore toujours votre mariage : je suis la seule à présent chargée de ce grand secret, et je n'ose vous dire combien je suis fâchée d'être la seule. Ma chère maîtresse, je vous dois tout élevée auprès de vous dans la maison de monsieur votre père vous m'avez dotée, vous m'avez mariée à un époux qui fait le bonheur de ma vie, je tiens tout de vous seule, et je suis obligée de faire aveuglément tout ce que vous désirez : jusqu'à présent vous avez reçu, sous mon adresse, les lettres de Monsieur Lelio ; je n'ai jamais osé confier à mon mari que je vous rendais ce service : mais enfin.

50

55

ROSALBA

Garde-t'en bien, ma chère Argentine ! Arlequin n'a point de raisons pour m'être attaché, il en a mille pour l'être à mon père : c'est mon père qu'il a servi ; et son respect pour son ancien maître lui ferait trahir mon secret. D'ailleurs je connais ton mari ; aussi babillard qu'honnête homme, il n'imagine pas que l'on puisse cacher quelque chose. Tout se-

60

rait perdu s'il était instruit. Je te supplie donc, ma chère Argentine, par la tendre amitié que j'ai toujours eue pour toi, de me jurer ici de nouveau que, quelque chose qui puisse arriver, tu ne révéleras jamais mon secret à ton mari.

65

ARGENTINE

Je vous en donne ma parole, quoi qu'il m'en coûte pour vous la donner. Votre coeur doit comprendre aisément combien il est douloureux de cacher la moindre chose à un époux que l'on aime : c'est une espèce de mensonge qui fait rougir et souffrir. Je vous conjure, ma chère maîtresse, de faire cesser la peine et l'inquiétude où je suis. Vous ne doutez pas de mon zèle, vous connaissez ma tendresse pour vous... Passez-moi ce terme, on n'offense personne en l'aimant : vous êtes bien certaine que je ferai toujours tout ce qui pourra vous plaire ; mais cela même vous oblige d'être prudente pour nous deux.

ROSALBA

Je le serai, ma chère amie, et j'ai grand besoin de l'être : car enfin il faut t'avouer que je porte dans mon sein un gage de mon amour.

ARGENTINE

Je n'ose m'en réjouir mais, si tout le monde le savait, j'en pleurerais de joie.

ROSALBA

Je te demande un dernier service. Lelio doit être arrivé ; je suis sûre que son impatience va lui faire tout hasarder pour me voir : va le trouver, va lui dire que je le supplie, que je lui ordonne de ne pas sortir de chez lui avant qu'il ait reçu de mes nouvelles. Cela est important pour le succès de mes projets. Tu lui diras que je souffre autant que lui de ne le pas voir ; que je l'aime plus que ma vie ; que...

ARGENTINE

Oui, oui, mademoiselle ; avant de lui dire ce que vous voulez qu'il sache,⁸⁵
je lui dirai tout ce qu'il sait. Je comprends cela à merveille dès que mon
mari sera rentré, j'irai parler à Monsieur Lelio.

ROSALBA

J'ai encore une prière à te faire. Mon père est dans l'usage de me don-
ner, pour en disposer à ma volonté, le vingtième de tous les profits un
peu considérables qu'il fait dans son commerce. Il vient de gagner cent⁹⁰
mille écus ; et ce matin il m'a apporté quinze mille francs dont je suis
maîtresse absolue. Tu ne devines pas ce que j'en veux faire ?

ARGENTINE

Non.

ROSALBA

Si je ne te devais pas tant, je serais bien plus hardie à te les offrir.

ARGENTINE

À moi ?

95

ROSALBA

Oui, ma bonne amie : ajoute ce plaisir à tous ceux que je te dois souffre
que cette bagatelle soit mise en rente viagère sur ta tête : j'ai déjà donné
des ordres à mon notaire, et je t'enverrai ce soir ton contrat.

ARGENTINE

Ma chère maîtresse, je n'ose ni accepter ni refuser votre bienfait ; mais...

ROSALBA

Si tu me refuses, je ne veux plus de tes services.

100

ARGENTINE

Écoutez. Je suis heureuse, je ne manque de rien, et j'ai déjà, grâce à vous, assuré le sort de mes enfants. Si mon mari venait à me perdre, il ne serait pas à son aise ; que ce soit lui qui profite de vos bienfaits : mon coeur et ma délicatesse y trouveront mieux leur compte.

ROSALBA

À la bonne heure ; je vais dès ce moment tout arranger selon tes intentions. Adieu, ma chère Argentine c'est aujourd'hui que j'ai reçu de toi la plus grande marque d'amitié.

105

SCÈNE I

.

(Les deux enfants reviennent.)

ARGENTINE *(seule)*

Je donnerais ma vie pour la voir heureuse ; mais nous ne le serons jamais tant que son père ne saura pas tout... Mes enfants, revenez.

110

SCÈNE V

Argentine, Les enfants.

ARGENTINE

Avons-nous été bien sages ?

L'AÎNÉ

Oh ! Oui, maman ; car nous nous sommes bien ennuyés.

LE CADET

Mon papa tarde aujourd'hui bien longtemps.

ARGENTINE

Il va rentrer.

115

L'AÎNÉ

Ah ! Pour le coup, maman, c'est lui ; je l'entends.

SCÈNE VI

Arlequin, Argentine, Les Deux enfants.

(Arlequin arrive avec un petit tambour d'enfant à la ceinture, sur lequel il bat d'une main ; de l'autre il joue d'une petite trompette de bois. Il fait deux ou trois fois le tour du théâtre.)

(courant après lui)

LES DEUX ENFANTS *(courant après lui)*

Ah ! Papa, papa, c'est pour nous ?

ARLEQUIN *(à sa femme)*

Veux-tu danser une contre-danse à quatre ?

ARGENTINE

Non, mon ami.

120

ARLEQUIN *(à son aîné)*

Tiens, le tambour est pour toi, la trompette pour ton frère.

(Ils se retirent au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux, tandis qu'Arlequin cause avec sa femme.)

LES DEUX ENFANTS *(l'embrassant)*

Bien obligé, mon papa.

ARLEQUIN *(à sa femme, en lui donnant un sac d'argent)*

Tiens, voilà pour toi : car il faut bien t'apporter aussi quelque chose tu es le plus grand enfant de la maison.

ARGENTINE

Qu'est-ce que cela, mon ami ?

125

ARLEQUIN

Ce sont ces cinquante écus que nous prêtâmes à ce pauvre homme que l'on allait arrêter pour ses dettes : il a travaillé pour gagner cet argent-là pendant le temps qu'il aurait passé en prison à ne rien faire ; de sorte

qu'il est quitte avec nous, avec son créancier nous avons fait une bonne action, et personne n'y a perdu que le geôlier.

130

ARGENTINE (*prenant le sac*)

À te dire vrai, je n'y comptais guère.

(Les enfants font du bruit avec leur tambour.)

(Le bruit redouble.)

ARLEQUIN

En ce cas-là, serre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez... Taisez-vous donc, vous autres ; on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine : elle se plaint de toi ; elle dit qu'on ne te voit jamais, que tu es toujours renfermée avec tes enfants ou ton mari ; que tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes enfants et à ton mari : il faut convenir qu'elle a raison ; je suis juste moi... Mais voilà des enfants bien bruyants.

135

(Les enfants continuent.)

ARGENTINE

Pardi ! Pour les faire jouer doucement, tu leur apportes un tambour et une trompette.

(Les enfants s'en vont.)

ARLEQUIN (*aux enfants*)

Allez-vous en battre la générale de l'autre côté.

140

SCÈNE VII

Arlequin, Argentine.

ARGENTINE

Vas-tu rester ici, mon ami ?

ARLEQUIN

Oui ; pourquoi cela ?

ARGENTINE

C'est que je vais sortir.

ARLEQUIN

Où vas-tu ?

145

ARGENTINE

Faire une commission pour mademoiselle Rosalba.

ARLEQUIN

Qu'est-ce que c'est que cette commission ?

ARGENTINE

Je ne peux pas te le dire, elle me l'a défendu.

ARLEQUIN

Voilà, par exemple, un de tes avantages sur moi ; tu sais garder un secret ; moi, je ne le sais pas. Aussi je te confie tous les miens, pour qu'ils soient en sûreté. ¹⁵⁰

ARGENTINE

Mon bon ami, tout ce que je pense t'appartient mais tu n'ignores pas les obligations que j'ai à mademoiselle Rosalba : c'est elle qui nous a mariés. Il me semble qu'après un tel bienfait je suis obligée de faire tout ce qu'elle exige, même de te cacher quelque chose.

155

ARLEQUIN

Ah ! Je me doute de ce que c'est. J'ai vu ce matin Monsieur Pandolfe ; il m'a dit qu'il avait donné quinze mille livres à sa fille pour en faire ce qu'elle voudrait. Mademoiselle Rosalba a le meilleur cœur du monde ; et, quand on a un bon cœur et de l'argent mignon, on a toujours des petites choses à faire en cachette.

160

(Haut.)

ARGENTINE *(à part)*

Hélas ! Mon ami, ne parlons plus de cela, je t'en prie. Quand bien même tu devinerais, je serais obligée de te mentir ; et tu ne voudrais pas que ma reconnaissance pour mademoiselle Rosalba me coûtât si cher.

ARLEQUIN

Allons, va-t'en ; je resterai avec les enfants. Les as-tu fait lire aujourd'hui ?

165

ARGENTINE

Oui.

ARLEQUIN

C'est bon ; je les ferai jouer, moi. Allons, va-t'en donc.

ARGENTINE

Adieu, mon ami.

(Il l'embrasse. Elle sort.)

ARLEQUIN

Allez-vous-en, madame, et reviens vite, au moins. Quand je cours la ville, je me passe de toi ; mais je ne peux plus m'en passer dès que je ne cours plus, entends-tu ? ¹⁷⁰

SCÈNE VIII

ARLEQUIN *(seul)*

Cette mademoiselle Rosalba lui donne souvent des commissions, et elle ne m'en donne jamais, à moi. Cependant elle sait bien avec quel plaisir je trotterais pour elle... Ah ! C'est qu'elle aime mieux ma femme que moi : elle a raison, j'en fais bien autant. Oh ! Arlequinet, venez-vous-en ¹⁷⁵ ici me tenir compagnie ; mais laissez votre tambour.

SCÈNE IX

Arlequin, Les deux enfants.

ARLEQUIN

Avez-vous bien lu, ce matin ?

L'AÎNÉ

Oh ! Oui, mon papa.

ARLEQUIN

Votre maman a-t-elle été contente de vous ?

180

LE CADET

Elle a dit que oui, mon papa,

ARLEQUIN

Vous ne l'avez pas fait enrager ? Elle ne vous a pas grondés ni l'un ni l'autre ?

L'AÎNÉ

Au contraire, mon papa, elle nous a bien baisés.

(Arlequin pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ses deux enfants ; il les baise presque à chaque parole.)

ARLEQUIN *(les embrassant avec tendresse)*

Cela étant, venez me baiser aussi. Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mère bien contente. Elle en sait 185 plus que nous trois, voyez-vous ; ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir d'abord, et puis notre bien ; c'est tout ce qu'il nous faut, n'est-il pas vrai ?

L'AÎNÉ

Oui, mon papa. Mais, puisque nous avons été bien sages, vous devriez 190 bien nous conter quelque'un de ces beaux contes que vous savez.

LE CADET

Ah oui, mon papa.

(Il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes ; les deux petits garçons écoutent attentivement.)

ARLEQUIN

Volontiers : aussi bien nous nous ennuyons quand elle nous laisse seuls ; cela nous fera passer le temps. Allons, asseyons-nous. Il y avait une fois un roi et une reine qui s'aimaient beaucoup, et que tout le monde aimait... Ceci n'est pas un conte, au moins.

195

LE CADET

Oh ! Nous vous croyons bien, mon papa.

L'AÎNÉ

Nous vous croyons comme si nous le voyions.

(Les enfants se serrent contre leur papa, qui retire aussi ses jambes et continue avec la voix moins assurée.)

ARLEQUIN

La reine était aussi belle que le roi était bon, mais ils n'avaient point d'enfants, et cela leur faisait du chagrin. Un jour que la reine était toute seule dans sa chambre, elle entendit du bruit dans la cheminée. La reine eut un peu peur : elle regarde, et voit descendre un beau petit carrosse trainé par six petits épagneuls verts, avec les oreilles lilas. Dans le petit carrosse était une petite vieille fée qui n'avait pas un pied de haut, et qui dit à la reine : Madame la reine, vous aurez un enfant, si vous voulez consentir à devenir laide et vieille. Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y consens de tout mon coeur. Je suis contente de vous, répondit la petite fée ; non seulement vous aurez un enfant, mais vous en aurez deux, et vous n'en serez que plus belle. Après cette parole, le six petits épagneuls verts remontèrent la cheminée ventre à

200

205

210

terre, et la reine eut effectivement un beau petit prince et une belle petite princesse, qui furent charmants, parce qu'ils ressemblèrent à leur mère.

L'AÎNÉ

Ah ! Mon papa, voilà une bien jolie histoire ; mais elle est bien courte : vous devriez nous en raconter une autre.

215

LE CADET

Oh ! Oui, mon papa ; encore une, s'il vous plait.

ARLEQUIN

Un moment. Je vous ai donné, il n'y a pas longtemps, un petit livre tout rempli d'histoires : vous m'aviez promis d'en apprendre quelque une par coeur, m'avez-vous tenu parole ?

L'AÎNÉ

Oui, mon papa j'en ai appris une bien belle.

220

ARLEQUIN

Je crois que tu mens car tu rougis.

L'AÎNÉ

Non, mon papa ; et je vais vous la raconter si vous voulez.

ARLEQUIN

À la bonne heure. Tant que vous serez des enfants, mon métier est de vous amuser ; mais quand la vieillesse m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette histoire.

225

L'AÎNÉ

Écoutez bien, mon frère. Il y avait une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme...

ARLEQUIN

Comme vous deux.

L'AÎNÉ

Encore plus jolis que nous.

230

ARLEQUIN

C'est un peu fort.

(Arlequin le baise.)

(L'on entend frapper.)

L'AÎNÉ

Ces deux petits garçons avaient une bonne mère, mais ils n'avaient pas un bon père, et ce n'était pas comme nous. La mère de ces deux petits garçons était très pauvre. Un jour qu'ils étaient allés ramasser du bois pour leur mère, ils trouvèrent une vieille femme qui était tombée dans un fossé et qui ne pouvait pas s'en retirer. Sur le bord du fossé était une belle poule blanche qui cloquetait, cloquetait, comme pour demander du secours pour la vieille : les deux petits garçons se jettent dans le fossé, et en retirent la bonne femme. Aussitôt la poule blanche s'en va pondre dans les chapeaux des deux petits garçons un bel oeuf d'or. La vieille, qui était une fée, leur dit : Mes enfants pour vous récompenser de ce que vous venez de faire, ma poule vous a déjà donné un oeuf d'or mais moi, je veux vous donner ma poule à une condition cependant ; c'est

235

240

que celui de vous deux qui l'aura ne pourra pas donner de ses oeufs à l'autre. L'ainé lui répondit Madame, je ne veux point d'un trésor que je ne peux pas partager avec mon frère. Le cadet dit Ni moi non plus, ma-²⁴⁵ dame. Mais il y a manière de nous arranger donnez la poule à ma mère ; comme cela nous l'aurons tous deux. Alors, la bonne fée...

LE CADET

Mon papa, on frappe.

(Les enfants s'en vont.)

ARLEQUIN

Je vais ouvrir. Allez dans votre chambre.

250

SCÈNE X

Arlequin. Mezztin.

MEZZETIN

N'est-ce pas ici, monsieur, que demeure une Madame Argentine ?

ARLEQUIN

Oui, monsieur.

MEZZETIN

Est-elle chez elle, monsieur ?

ARLEQUIN

Non, monsieur.

255

MEZZETIN

Peut-on attendre, monsieur?

ARLEQUIN

Non, monsieur.

MEZZETIN

Vous êtes son domestique monsieur ?

ARLEQUIN

Oui, monsieur, son premier domestique.

MEZZETIN

Vous voudrez donc bien lui donner cette lettre de la part de Monsieur Lelio, et vous prendrez le moment où elle sera seule. Vous entendez bien ?

260

ARLEQUIN

Non, monsieur.

MEZZETIN

Je vous dis qu'il faut donner cette lettre à votre maîtresse le plus secrètement que vous pourrez, parce que, entre nous, je crois que c'est une lettre d'amour ; et peut-être que madame Argentine a quelque père ou quelque frère. Je n'en sais rien, moi ; je ne suis à Monsieur Lelio que depuis huit jours mais vous, vous devez être au fait.

265

ARLEQUIN *(surpris)*

Au fait ?

MEZZETIN

Oui, sans doute. Vous m'entendez ? Prenez donc des précautions pour...²⁷⁰
Enfin, vous me comprenez.

ARLEQUIN

Je commence à vous comprendre.

MEZZETIN

Ah ça ! N'allez pas faire quelque étourderie : je vous ai tout confié,
parce que vous savez bien qu'entre nous autres nous n'avons rien de ca-
ché, et que le secret de nos maîtres appartient toujours à toute la com-²⁷⁵
pagnie.

ARLEQUIN

Sans doute.

MEZZETIN *(s'en va et revient)*

Je pense à une chose : allons attendre au cabaret le retour de Madame
Argentine.

ARLEQUIN

Je vous suis bien obligé ; je n'ai pas soif.

²⁸⁰

(Il s'en va.)

MEZZETIN

Ce sera donc, pour une autre fois. Adieu, mon camarade.

ARLEQUIN *(le rappelant)*

Écoutez donc, monsieur.

MEZZETIN

Quoi ?

ARLEQUIN

Êtes-vous marié ?

MEZZETIN

Oui, depuis longtemps.

285

ARLEQUIN

Et votre femme est jolie ?

MEZZETIN

Très jolie. Pourquoi cela ?

(Il le salue.)

(Mezzetin sort.)

ARLEQUIN

Pour rien. Adieu, mon camarade.

SCÈNE XI

ARLEQUIN (*seul*)

Ce domestique-la est sûrement menteur comme un laquais ; mais pour-
quoi Monsieur Lelio écrit-il à ma femme ? Voilà bien l'adresse : À ma- 290
dame, madame Argentine. J'ai bien envie de la décacheter. Non, ce se-
rait manquer de respect à ma femme. D'ailleurs, si je n'y trouvais rien,
je serais fâché de l'avoir décachetée ; et si j'y trouvais quelque chose,
j'en serais encore plus fâché. Il n'y a que du chagrin à gagner. Cepen-
dant... Non... Il faut être plus que sûr avant de faire voir à sa femme 295
qu'on la soupçonne. Attendons-là ; je lui donnerai cette lettre et nous
verrons ce qu'elle me dira... Nous verrons... La voici.

SCÈNE XII

Argentine, Arlequin.

ARGENTINE

Je n'ai pas été longtemps, mon bon ami ; du moins, j'ai fait ce que j'ai
pu pour revenir tout de suite. Où sont nos enfants ? 300

ARLEQUIN

Ils sont de l'autre côte.

ARGENTINE

Comme tu es sérieux ! Que t'est-il arrivé ?

ARLEQUIN

Je ne sais pas encore ce qui m'est arrivé.

ARGENTINE

As-tu reçu de mauvaises nouvelles ? Est-il venu quelqu'un ?

ARLEQUIN

Oui, il est venu un domestique qui m'a laissé une lettre pour vous.

305

ARGENTINE

Pour moi ? Et que dit cette lettre ?

ARLEQUIN

Je n'en sais rien : la voilà.

ARGENTINE (*regardant*)

Ah !...

ARLEQUIN

Reconnaissez-vous l'écriture ?

ARGENTINE

Oui.

310

ARLEQUIN

De qui est-elle ?

(*À part.*)

ARGENTINE

Elle est... Que lui dirai-je ?

ARLEQUIN

Hé bien. cela vous embarrasse ?

ARGENTINE

Mon ami, me crois-tu capable de te tromper ?

ARLEQUIN

Répondez-moi d'abord ; de qui est cette lettre ?

315

ARGENTINE

Je la crois de Monsieur Lelio.

(Argentine ouvre la lettre avec beaucoup d'émotion.)

ARLEQUIN

Je le crois de même. Ouvrez-la. La main vous tremble. Hé bien ?

ARGENTINE *(lui donne la lettre)*

Tenez, vous allez me croire coupable, vous aurez le droit de le penser et cependant le ciel m'est témoin que c'est la vertu la plus pure, le sentiment le plus honnête, qui m'empêche de me justifier.

320

(Il prend la lettre en tremblant.)

(Il la lit d'une voix altérée, jetant de temps en temps des regards sur sa femme.)

(Il relit l'adresse.)

(Il se frotte les yeux.)

ARLEQUIN

Voyons. Cette lettre donne le frisson a tout le monde. « Ma chère amie, j'arrive, et j'ai besoin de toute ma raison pour ne pas voler dans tes bras. Si je ne craignais que de me perdre, rien ne me retiendrait ; mais je pourrais te compromettre, et mon amour même est moins fort que cette crainte. Il est si important pour nous de tromper celui qui détruirait
notre bonheur ! Le nom sacré qui l'attache à toi suffit à peine pour mo-
dérer ma haine. J'espère qu'un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où
nous pourrons nous livrer publiquement à notre amour, et dévoiler à
tous les yeux les liens qui nous attachent l'un à l'autre. Adieu ; tâche de
venir me voir si tu peux échapper aux yeux du barbare qui te veille :
j'attends. Tu sais si je t'aime. LELIO. » Et moi, je ne sais si je dors ou si
je veille mais si je dors, je fais un vilain rêve et si je suis éveille. Oh ! Je
le suis. À madame Argentine. À madame Argentine, Tenez, madame.

ARGENTINE

Mon ami.

ARLEQUIN

Je ne le suis plus, votre ami : vous m'avez trompé et c'est d'autant plus
affreux, que je ne vivais que pour vous croire. Comment vous qui me
parliez toujours de votre tendresse pour moi, vous qui étiez toujours
pendue à mon bras ou à mon cou, vous faisiez semblant de m'aimer
pour mieux me trahir vous m'embrassiez pour m'empêcher d'y voir
clair ! Voilà ce qui m'indigne le plus ; car je ne parle pas de mariage, ce
n'est rien cela auprès de l'amour.

(À part.)

(Haut.)

ARGENTINE

Hé bien !... Non, je serai fidèle à ma bienfaitrice. Je vous demande, je vous supplie de suspendre votre colère ; je me justifierai, soyez-en sûr, et vous serez alors...

ARLEQUIN *(avec colère)*

Comment vous serait-il possible de vous justifier ? Vous sortez sans
vouloir me dire où vous allez ; un domestique apporte cette lettre ; il me
recommande de vous la donner en secret... Vous venez de l'entendre,
cette lettre ; elle est claire ; il n'y a pas une seule phrase, pas un seul
mot qui ne dise intelligiblement que vous êtes une infidèle. Elle est bien
pour vous cette lettre ; voilà votre nom, le vois ; je le vois, je le lis ; je
n'ai pas le bonheur d'être aveugle. Monsieur Lelio vous y donne un ren-
dez-vous, où vous avez couru, même avant de le recevoir ; car vous ve-
nez de chez Monsieur Lelio, j'en suis sûr, je le sais, je l'ai vu, je vous ai
suivie. Osez m'assurer que vous ne venez pas de chez Monsieur Lelio.

(ARLEQUIN, au désespoir.)

ARGENTINE

Je ne veux pas vous mentir ; il est vrai que je viens de parler à Monsieur
Lelio mais... Et pourquoi me le dire ? Je n'en étais pas sûr.

ARGENTINE

Écoutez-moi.

(Argentine effrayée s'éloigne ; il la prend par le bras et la ramène fortement à lui.)

ARLEQUIN (*furieux*)

Je ne veux rien entendre ; je veux m'en aller ; je veux vous quitter...
Mon parti est pris ; ma colère est passée. Je n'en ai plus de colère, parce
que je n'ai plus d'amour ; je suis de sang-froid... Mais, comme je me
sens le plus fort désir de meurtrir ce visage-là, qui est la cause de tous
mes chagrins, vous sentez bien qu'il faut que je m'en aille... Vous sentez
bien... N'ayez pas peur, je sais me posséder... Je ne suis plus votre mari,
je suis votre ami, votre meilleur ami, et je vous parle comme un ami... Je
vous abhorre, je vous déteste, je vous méprise, je ne peux plus soutenir
votre vue, je ne peux plus vous regarder sans me dire : Voilà une femme
qui en aimait deux, et qui leur faisait croire qu'ils étaient un. Séparons-
nous dès ce moment. Restez ici, gardez vos enfants ; je ne pourrais ja-
mais les embrasser sans vous pleurer ; j'aime encore mieux renoncer à
les embrasser. Gardez tout le bien ; il vient de vous, il me serait odieux.
Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon
coeur et comme, si je vous parlais plus longtemps, je vous le laisserais
peut-être, je vous quitte pour jamais.

ARGENTINE COURT APRÈS

Mon ami...

ARLEQUIN (*le repoussant*)

Laissez-moi ; je ne vous verrai plus.

SCÈNE XIII

ARGENTINE (*seule*)

Malheureuse ! Que devenir ? Que faire ? Il me croit coupable ; et je ne
puis... Courons nous jeter aux pieds de mademoiselle Rosalba ; elle aura

pitié des maux qu'elle me cause ; elle ira me justifier elle-même aux yeux de mon mari ; c'est à elle. Mais la voici.

SCÈNE XIV

Argentine, Rosalba.

380

ARGENTINE

Mademoiselle...

ROSALBA

Je viens de rencontrer ton mari.

ARGENTINE

Où allait-il ?

ROSALBA

Chez mon père. Je lui ai donné moi-même ce petit contrat que j'ai fait faire pour lui, selon tes intentions ; mais à peine m'a-t-il regardée : il a pris le papier d'un air égaré, et a poursuivi son chemin sans me parler. Hé quoi !... Tu pleures, ma chère Argentine ! Qu'est-il donc arrivé ? Réponds-moi vite. 385

ARGENTINE

Le plus affreux des malheurs. Monsieur Lelio vous a écrit, comme à l'ordinaire, sous mon adresse. Mon mari a reçu ta lettre ; il me croit coupable ; il m'abandonne : et je n'ai pas trahi votre secret. 390

(Elle sort précipitamment.)

ROSALBA

Ô ciel ! Que me dis-tu ? Arlequin va chez mon père ; je le connais, il lui dira tout ; et mon père sera plus irrité que jamais contre Lelio. Peut-être même soupçonnera-t-il la vérité, et rien alors ne pourra le fléchir... Ma chère amie, pardon pardon mille fois, mon amie. Je ressens toute ta douleur ; et je me perdrai, s'il te faut, afin de te justifier mais je te supplie, je te conjure d'attendre ici que je revienne te parler. 395

SCÈNE XV

(Les deux enfants reviennent.)

ARGENTINE *(seule)*

Et lui... Reviendra-t-il ?... Irai-je le chercher ?... Il reviendra j'en suis sûre ; mon cœur me le dit, et mon cœur ne m'a jamais trompée toutes les fois qu'il m'a parlé de lui... Attendons... Je suis au supplice.... Mes enfants, revenez ; mes pauvres enfants, venez embrasser et consoler votre mère. 400

SCÈNE XVI

Argentine, Les deux enfants.

LE CADET

Ah ! Maman, qu'avez-vous donc ? Vous pleurez comme quand j'ai été malade. 405

L'AÎNÉ

Ma chère maman, avez-vous du chagrin ?

ARGENTINE *(pleurant)*

Non, mes enfants ; non, mes bons enfants ce n'est rien ; cela se passera.

(Ici Arlequin entre, et Argentine continue sans le voir.)

L'AÎNÉ

Nous avons entendu mon papa qui grondait bien fort. Est-ce lui qui vous fait pleurer comme cela ?

SCÈNE XVII

Arlequin, Argentine, Les deux enfants.

410

ARGENTINE

Vous savez bien que jamais aucun chagrin ne peut me venir par votre papa au contraire, c'est toujours lui qui les dissipe.

(Il court à lui.)

LE CADET

Ah ; le voilà. Venez donc vite, mon papa ; maman pleure, et elle dit que vous seul pouvez la consoler.

ARLEQUIN *(les repoussant tout doucement)*

Laissez-moi, laissez-moi.

415

(Ils se retirent tous deux au fond du théâtre, et y restent pendant toute la scène d'Arlequin et de sa femme.)

L'AÎNÉ

Ah ! Mon frère, comme il a du chagrin.

(Il déboutonne son habit et ouvre un petit sac qui lui pend au cou.)

(Il montre son coeur.)

(Il tire un portrait.)

(Il le pose sur une table, et tire un papier plié.)

(Il tire un bouquet flétri.)

(Il lui montre le sac.)

ARGENTINE

Madame, vous êtes fâchée de me revoir ; je le suis plus que vous : mais, comme j'ai le projet de vous oublier entièrement, je viens vous rendre tout ce qui pourrait me rappeler que nous nous sommes aimés. Tout est dans ce petit sac ; je l'avais mis là. Pour que tout ce que nous nous étions donné fût ensemble. Je vais vider le sac devant vous ; afin que vous n'imaginiez pas que je garde quelque chose. Voici d'abord votre portrait : il n'a pas changé comme vous, il est toujours joli il vous ressemblait encore ce matin ; mais il ne vous ressemble plus. Le voilà, madame. Voici le premier billet que vous m'avez écrit, que Scapin me vola, et que j'eus le bonheur de rattraper. Le voilà, madame je vous le rends ; je n'aime pas à vivre avec les menteurs. Voici encore un vieux bouquet de violettes que je vous donnai le premier jour où je vous lis ma déclaration. Après t'avoir porté toute la journée, vous le jetâtes le soir ; j'allai le ramasser... Tenez, il sent encore bon... Je n'aurais jamais cru que ces violettes-là dureraient plus que votre amour. Les voilà, madame. Il n'y a plus rien ; regardez. Ce petit sac, qui avait été des années à se remplir,

420

425

430

s'est vidé dans une minute. J'ai tout rendu. Ah ! J'oubliais ce qui doit vous être le plus cher... La lettre de Monsieur Lelio, et puis encore un contrat que mademoiselle Rosalba vient de me donner ; car c'est sûrement pour vous, ce contrat-là.

435

ARGENTINE

Non ; il est à vous.

ARLEQUIN

À moi ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

ARGENTINE

Je vais vous l'expliquer, quoique ce ne soit pas le moment. Mademoiselle Rosalba a voulu me donner ce matin quinze mille francs, je lui ai demandé que ce don fut pour vous seul : c'est le contrat que vous tenez.

440

ARLEQUIN *(jetant le contrat)*

Je n'en veux point. Avez-vous imaginé que je recevrais d'une main les lettres de Monsieur Lelio et de l'autre, des présents pour me consoler ? Avez-vous cru me dédommager, avec de l'argent, de votre coeur que vous m'avez ôté ? Non, madame, non ; personne n'est assez riche pour me payer ce que vous m'avez volé.

445

ARGENTINE

Mon coeur est toujours à vous ; il n'a pas cessé d'être à vous. Je ne peux pas en dire davantage mais vous devriez me deviner.

ARLEQUIN

Vous deviner ! Cela était bon quand nous nous aimions ce n'est que dans ce temps-là qu'on se devine.

450

ARGENTINE

Voulez-vous m'écouter un seul moment ?

ARLEQUIN

Oh ! Parlez ; votre ami, Monsieur Lelio, s'est donné la peine d'écrire ma réponse à tout ce que vous direz.

ARGENTINE

Une femme assez malheureuse pour tromper son mari n'en vient pas au dernier crime sans lui avoir donné des sujets de plaintes moins graves ce n'est qu'à force de négliger ses devoirs qu'elle parvient à les oublier. 455
Si j'étais capable de vous avoir trahi, avant d'en aimer un autre, j'aurais cessé de t'aimer toi-même ; j'aurais repoussé ta tendresse, j'aurais cherché à te refroidir. Et, réponds-moi, as-tu jamais remarqué la moindre diminution dans mon amour pour toi, dans mon désir de te plaire, dans mon chagrin de te quitter, dans mon plaisir de te revoir ? Rappelle-toi 460
tous les instants de ma vie ; en ai-je été un seul sans te dire, sans te répéter, sans te prouver que je t'adore ? Ton coeur peut-il m'accuser ?

ARLEQUIN

Il n'est pas question de mon coeur, il ne vous accusera, jamais La vieille habitude qu'il a de vous croire fait qu'il me parle toujours pour vous. 465
Mais je ne l'écoute pas. Voilà la lettre qui vous condamne ; cette lettre est de Monsieur Lelio ; Monsieur Lelio vous aime ; vous vous cachez de moi pour aller voir Monsieur Lelio ; tout cela est clair... Et, tenez, Monsieur Pandolfe lui-même, a qui je viens de tout raconter, parce que je ne peux pas garder mes chagrins moi, Monsieur Pandolfe a été plus affligé que surpris ; il m'a dit que Monsieur Lelio s'amusait à être l'amoureux 470
de toutes tes femmes qu'il voyait. Car il ne faut pas que vous vous imaginiez être la seule que Monsieur Lelio adore. Il se moque de vous tout comme des autres. Il en aime peut-être dix dans ce moment-ci ; et cette

lettre-là a servi pour une douzaine. Sans aller plus loin, Monsieur Pan-
dolfe m'a-dit qu'il avait un peu tourné la tête à mademoiselle Rosalba. 475

ARGENTINE

Et vous pensez que j'aurais été capable d'enlever un amant à Mademoi-
selle Hosalba, à ma bienfaitrice, à celle à qui je dois tout ! Vous imaginez
que j'aurais sacrifié ma tendresse pour toi, mon bonheur, mon repos,
pour avoir le plaisir de chagriner Mademoiselle Rosalba ! Non, mon 480
ami, l'amitié seule m'aurait défendue : mais je l'étais assez par mon
amour, qui est aussi vif, aussi tendre, qu'au premier jour de notre ma-
riage. Il est possible qu'une femme trompe son époux, mais elle ne peut
pas tromper son amant : l'amour est une sauvegarde encore plus sûre
que la vertu. Mon ami, je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je 485
t'adore, puisque je préfère la mort à ton indifférence... Réponds-moi... À
quoi penses-tu ?

ARLEQUIN *(la regardant)*

Je pense qu'il serait bien dommage que la fausseté eut ce visage-là.

*(Elle tombe à ses genoux ; les deux enfants accourent, et se mettent à ses ge-
noux.)*

ARGENTINE

Livre-toi au mouvement de ton cœur ; reviens à moi, reviens à celle qui
n'a pas cessé d'être à toi. Je ne me relève pas que tu ne m'aies pardonné. 490

(Arlequin, ému, relève sa femme et se met à genoux.)

LES ENFANTS

Ah ! Mon papa, pardonnez à notre maman.

ARLEQUIN

C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

LES ENFANTS *(à leur mère)*

Ah ! Maman, pardonnez à notre papa.

ARGENTINE *(l'embrassant)*

Enfin ; me voilà heureuse ! Mon ami, je te promets qu'il ne te restera pas le moindre nuage ; je jure que tout sera éclairci...

495

(Il remet dans son sac tout ce qu'il en avait ôté.)

ARLEQUIN

Tout l'est puisque tu m'as embrassé.

ARGENTINE

Non, mon ami ; j'exige de toi que tu ne me quittes pas une seule minute jusqu'au moment de ma justification... Mais voici Mademoiselle Rosalba. Comme elle est agitée ! Eh ! Mademoiselle, qu'allez-vous nous apprendre ?

500

SCÈNE XVIII

Rosalba, Arlequin, Argentine, Les deux enfants.

ROSALBA

Qu'il ne manque plus rien à mon bonheur. Laisse-moi reprendre haleine ; je ne me possède pas de joie.

ARGENTINE

Je brûle d'apprendre.

ROSALBA

Ma tendresse pour toi pouvait seule me donner le courage que je viens
d'avoir. En te quittant, j'ai couru chez mon père ; Arlequin sortait, il lui
avait tout dit, car mon père, irrité, donnait à Lelio des noms qu'il est
loin de mériter. Je me suis précipitée à ses pieds. C'est moi, me suis-je
écriée, c'est moi qui l'ai épousé ; je suis sa femme... La femme de qui ?
A-t-il dit en me repoussant. La femme de Lelio. À ces paroles mes forces
m'ont abandonnée, mais non pas mon père ; il m'a relevée avec fureur
et tendresse ses mains tremblaient et n'osaient pas serrer les miennes ;
il semblait avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'instant j'ai tout
avoué je lui ai dit que je portais dans mon sein le gage de notre union
que cet enfant était le sien et qu'il lui demandait par ma voix la permis-
sion de naître pour l'aimer. Mon amie, cette idée a fait évanouir sa co-
lère ; il est resté un moment incertain sur ce qu'il allait dire. Mes yeux
étaient fixés sur les siens, mon cœur battait de toute sa force ; je le re-
gardais sans parler ; il me regardait de même : enfin ce silence a fini par
un torrent de larmes qu'il retenait depuis longtemps. Dès que je l'ai vu
pleurer j'ai senti qu'il allait pardonner ; je me suis élancée à son cou ; et
les premiers mots que sa bouche a prononcés, en se pressant sur mon
visage, ont été : Ma fille je te pardonne.

ARGENTINE *(embrassant Rosalba avec transport)*

Ah ! Rien ne manque à mon bonheur.

ROSALBA

Venez, mes amis, venez avec moi : je cours chercher Lelio ; je vais le
conduire aux pieds de mon père. Soyez les témoins d'une félicité que je
dois à ma chère Argentine.

ARLEQUIN

Mais je n'entends pas bien tout cela. Monsieur Lelio est donc le mari de mademoiselle Rosalba ?

ARGENTINE

Voilà ce grand secret que j'avais promis de te cacher. De peur qu'il ne
fût découvert, je recevais sous mon adresse tes lettres de Monsieur Lelio
pour sa femme... Celle d'aujourd'hui... 530

(Il embrasse Argentine, et puis il prend par la main ses deux enfants.)

ARLEQUIN

Chut, chut, je comprends toute ma méprise : je ne me la pardonnerais pas si j'avais eu besoin d'explication pour me raccommoder avec toi. Mes enfants, vous vous marierez un de ces jours ; si vous avez le bonheur, comme moi, de trouver une honnête femme, souvenez-vous qu'il faut toujours la croire plus que vos propres yeux. Sans cela, point de bon ménage. 535